

dant des années, soutenu dans le *Courrier des États-Unis* une noble et généreuse campagne en faveur de l'autonomie législative de son pays? Si tant d'historiens, de romanciers, de poètes, de journalistes, de tous les partis et de toutes les écoles, que je nomme ici pêle-mêle, Aubert de Gaspé, Gérin-Lajoie, Etienne Parent, MM. Napoléon Bourassa, Fréchette, Hector Fabre, Routhier, Poisson, Buies, Lusignan, Paré, Choquette, Gingras, LeMay, Nérée Beauchemin, vingt noms encore, n'avaient défendu ou ne défendaient chaque jour l'idée française dans la langue française? De 1850 à 1900, cette jeune littérature a lentement évolué, comme tout ce qui vit longtemps, de tendances archaïques; le modernisme, aujourd'hui, n'effraie pas quelques-uns de ses représentants. Elle est fort au courant de nos productions littéraires, et les juge parfois non sans sévérité: nous lui devons donc la politesse d'un examen attentif. Sans doute, nous ne chercherons pas ici à exposer les points qui divisent nos compatriotes, à pénétrer leurs rivalités et leurs querelles, vraies là-bas comme ici; pour un jour, nous supposerons tous les Canadiens profondément unis. Et ne le sont-ils pas, chaque fois que l'on touche à leur nationalité, au rare et précieux héritage qu'ils tiennent de leurs ancêtres? A travers les tâtonnements du début, comme dans des œuvres plus parfaites, nous trouverons un enseignement et un exemple chez ces abandonnés qui n'ont jamais connu la désespérance, et qui ont dû assurer à notre langue la pérennité sur le nouveau continent.

\* \* \*

Je parlerai d'abord des temps héroïques, où l'on vécut l'histoire avant de l'écrire. Le drapeau blanc avait repassé l'Atlantique, et ne devait plus jamais flotter au bord de ce fleuve admirable qu'il avait ouvert à la civilisation. Quoi qu'on en ait dit,—un historien canadien l'a démontré tout récemment,—la noblesse n'avait pas entièrement déserté la contrée pour retourner à Versailles; mais la haute armée, les fonctionnaires les plus élevés,